

## CONCLUSION

Quand les premiers Vicaires Apostoliques des Missions Etrangères de Paris, Pallu et Lambert de la Motte, frappés par la liberté religieuse qui régnait à Siam, décidèrent de faire d' Ayuthia le siège principal de leurs missions d' Asie et d' y construire leur premier Collège-Séminaire destiné à la formation du clergé asiatique, ils étaient loin de penser qu' en moins de 25 ans toutes leurs réalisations et leurs espoirs allaient être anéantis.

Leurs premiers contacts avec ce pays laissaient inaugurer un temps de félicité pour l' avenir de l' Eglise catholique. Il suffit de se rappeler le bonheur de Mgr. Lambert à son arrivée à Ténasserin, quand il entendit sonner des cloches et vit prêcher l' Evangile en toute liberté. Toutes les lettres des missionnaires ne portent-elles pas l' assurance que la conversion de tout le peuple siamois avec son monarque est possible et que l' histoire de Constantin ou de Clovis allait se répéter en Asie.

Si cette terre d' accueil leur semblait tout particulièrement favorable, si l' hospitalité accueillante du roi Phra Narai devait même très vite les impressionner, c' est

qu'en outre, les missionnaires se sentaient riches d'une stratégie nouvelle, exceptionnelle; là où les religieux qui les avaient précédés se sentaient démunis, eux espéraient vivement opérer des conversions et ne pas se contenter de la pastorale des seules communautés étrangères. Ils avaient saisi en effet que la dépendance d'une nation étrangère, d'un souverain européen de la part des religieux les liait irrémédiablement à une Puissance temporelle qui risquait de leur faire ombrage en Asie. Aussi est-ce au seul nom de l'Evangile que les M.E.P. voulaient opérer en Extrême-Orient.

Un pôle essentiel de leur stratégie reposait sur l'ouverture d'écoles pour la formation rapide d'un clergé indigène. Sans aucun doute, nous abordons là, une question non négligeable, à laquelle bien des missionnaires avaient été confrontés à différents moments et en divers lieux d'implantation du christianisme en Asie. Nous avons évoqué le Japon où la situation de l'Eglise catholique était dramatique parce qu'aucun missionnaire étranger n'était plus toléré dans le pays, ce qui entraîna un manque de pasteurs dans une Eglise encore jeune, abandonnée à elle-même alors qu'elle devait endurer des conditions extrêmement difficiles, même de persécution. Le Tonkin et la Cochinchine connurent eux aussi, des temps difficiles; il suffit de se rappeler le témoignage du Père de Rhodes : sur 20 ans de soi-disant présence en ces pays, il en passa, la moitié en dehors,

y étant interdit de séjour... Ainsi, là aussi, l'épée de Damoclès risquait de s'abattre à tout moment sur les missionnaires pour les chasser. C'est grâce au Père de Rhodes, que ces situations critiques étaient rappelées à Rome qui, par l'envoi des M.E.P., entreprit d'y remédier.

Mais en donnant la priorité au clergé autochtone, ne fallait-il pas aussi introduire ce choix dans une pastorale indigène? Nous touchons là un des noeuds du problème que nous avons essayé d'amener à diverses occasions tout au long du développement : à côté d'un dynamisme " révolutionnaire " pour une intégration culturelle dans le pays à évangéliser, la stratégie des M.E.P. contenait des consignes qui rendaient difficiles cette première orientation. " Ne transportez pas la France chez les Chinois " est une instruction qui ne peut que soulever notre admiration. De même l'invitation à tenir compte du rythme d'un chacun, d'éviter les interdits... D'autant plus que nous ne pouvons faire abstraction du fait que nous sommes aujourd'hui au XX<sup>e</sup> siècle et qu'entretemps il y eut des époques où une telle attention et volonté d'adaptation aux manières de vivre et civilisations locales étaient totalement absentes, où le missionnaire était inséré dans un mouvement plus vaste qui cherchait à " absorber " culturellement le pays à évangéliser. Cependant le fait de centrer leur stratégie missionnaire sur l'école bouleversait tout. Sans même s'arrêter à la question du latin qui constituait encore

un obstacle supplémentaire, rien que le choix de l'utilisation du système scolaire occidental du XVII<sup>e</sup> siècle et plus particulièrement de la France, contrecarrait déjà les chances d'une intégration sociale et culturelle en profondeur.

Le motif principal de l'envoi des Vicaires Apostoliques en Extrême-Orient était la formation des jeunes pour amener les meilleurs d'entre eux au sacerdoce. Pour en arriver là, quel modèle d'institut scolaire était à leur disposition? Pour Rome, pour Mgr. Lambert et Mgr. Pallu, il n'y avait pas l'ombre d'un doute : c'étaient les instituts occidentaux, et plus particulièrement les établissements français, l'Ecole Paroissiale, les Collèges jésuites ou oratoriens et l'Université de Paris. Or tous ces centres d'éducation étaient profondément marqués par une finalité chrétienne, le style d'internat et le contenu des études étant conçus dans ce but. L'école missionnaire apparaissait donc dans une certaine ligne d'évangélisation, soit pour assurer la conversion de jeunes soit, une fois le baptême donné, pour assurer une formation chrétienne. L'éducation devait modeler les moeurs chrétiennes et transmettre aux jeunes une foi résistante à toutes les épreuves. La stabilité des convertis était surtout garantie, d'un côté par un approfondissement de la doctrine chrétienne et de l'autre, par la construction systématique d'un monde très particulier, coupé de son environnement local par les barrières que constituaient

le système d'internat et le monde latin.

Cette scolarisation par les missionnaires avait lieu dans un pays qui comptait de nombreuses écoles de pagodes (un peu semblables à nos écoles de monastères du Moyen-Age). Et il est utile de reprendre en quelques lignes ce que nous avons présenté dans la première partie. Depuis le treizième siècle, le pays était sillonné par des moines bouddhistes, à l'origine venant de Ceylan; leur influence était grande non seulement auprès des nobles et des aristocrates mais auprès de l'ensemble du peuple. Partout où ils s'installaient, ils ouvraient des temples et en même temps des écoles. Comme à Ceylan, les monastères bouddhistes à Siam " ... devinrent des centres d'études et de culture; les moines bouddhistes devaient être des maîtres dans toutes les disciplines à enseigner aux princes comme aux simples paysans." (1)

Simon de la Loubère présentait les moines bouddhistes comme les " professionnels " de l'enseignement du peuple siamois, quant à Jost Schouten, il décrit ce qu'il avait vu à Siam au dix-septième siècle :

" Jusque vers cinq - six ans, les enfants restaient à la maison; ensuite ils étaient envoyés auprès des bonzes pour apprendre à lire et à écrire et acquérir quelques

---

1 - RAHULA, Walpola, History of Buddhism in Ceylon. p.161.

autres arts utiles... Une fois que leur initiation à la langue était bien engagée, ils étaient orientés vers un métier. Souvent les plus doués étaient autorisés à continuer leurs études... L'enseignement laïque et religieux était uniquement assuré par des bonzes hautement qualifiés. " (1)

Si nous avons rappelé la place du Bouddhisme dans la vie des Siamois, c'est pour bien signifier que la vie quotidienne du peuple était centrée autour des pagodes et des traditions religieuses et que les écoles de pagode s'incrimaient dans ce contexte avec un enseignement à dominante religieuse. Autrement dit, la mentalité très religieuse du XVII<sup>e</sup> siècle en France correspondait à celle qui régnait à Siam, avec la différence qu'il s'agissait de 2 religions différentes. Dans un tel contexte une insertion authentique était-elle possible? le moins que nous puissions dire c'est que l'Instruction de 1659 n'était donc pas si libérale qu'elle apparaissait à premier abord.

En tout cas si nous jetons un coup d'oeil sur l'avenir de cette stratégie d'évangélisation, force est de reconnaître que son " efficacité " fut assez modeste... A l'euphorie des débuts, les désenchantements ne manquèrent pas de succéder : difficulté de recrutement des élèves,

---

1 - SCHOUTEN, Jost, Siam 250 years ago, p.15.

changements incessants dans le corps professoral, contre-coups de la politique, d'abord favorable à l'institution, et ensuite s'y opposant après un changement de régime, difficultés financières... mais cela n'était pas tout. Le plus grave était ailleurs. Voici ce que déclare le successeur de Mgr. Laneau :

" Il est vrai que le Collège de Siam est un ouvrage qui mérite qu'on y donne des soins, mais il ne doit pas être regardé comme le premier. Prêcher la foi aux Siamois paraît le plus naturel; et je ne sais pas par quel égarement on le renversait, mettant les écoliers au premier rang et les Siamois au second." (1)

Et l'année suivante, il revenait à nouveau sur ce thème, exprimant son regret de voir que " le Collège absorbait pour ainsi dire toute la mission de Siam ". Autant dire que mettre exclusivement l'accent sur l'école chrétienne, c'était déséquilibrer une pastorale missionnaire. C'était atteindre les enfants sans se soucier de leurs parents et leur vrai milieu de vie. C'était aussi enfermer les missionnaires dans un monde fermé, étranger aux préoccupations concrètes et quotidiennes des gens du pays. Et finalement

---

1 - Mgr. de CICE, aux directeurs du Séminaire des Missions à Paris; in Documents historiques, Siam, tome II, p.61.

nous pourrions dire que c'était rendre l'Eglise et les chrétiens de plus en plus occidentaux.

Par ce jugement nous ne voulons pas condamner tout le travail des missionnaires M.E.P. de l'époque dont les efforts de certains furent absolument remarquables. C'est leur stratégie d'évangélisation que nous analysons pour en souligner les limites. Il est d'ailleurs très intéressant de constater que si, au départ, les Vicaires Apostoliques voulaient se situer autrement que les religieux portugais, en dehors des questions et intérêts politiques, force est de reconnaître qu'à mesure que passaient les années cette préoccupation s'estompait et jamais le christianisme n'a pris une expression typiquement thaï. Au contraire, il a toujours été identifié avec la civilisation occidentale. " Chrétien " est encore aujourd'hui le synonyme d' "Occidental" comme " Bouddhiste " l'est de " thaï ". Si ce fait peut être regrettable, il faut reconnaître que les missionnaires méritent cette identification avec l'Occident; il y a eu des efforts pour appliquer au christianisme la culture et le mode de vie thaï, mais trop peu nombreux et trop superficiels.

Parmi toutes les raisons que nous avons mentionnées, peut-être que la conviction chrétienne " extra Ecclesiam nulla salus ", qui était à l'honneur au XVII<sup>e</sup> siècle, jouait un rôle important dans cette " exclusion " que les

étrangers provoquèrent eux-mêmes, en raison de leur attitude hautaine face au Bouddhisme et aux croyances locales. Les missionnaires ne purent s'empêcher de manifester continuellement une intolérance qui choquait les Siamois étant donné que ces derniers vivaient dans une mentalité toute différente, qui acceptait la pluralité. Et même Mgr. Laneau, dont les efforts d'adaptation étaient remarquables, et uniques peut-être dans l'histoire des missionnaires de Siam, manifeste dans ce domaine la même attitude. Tout au long de cet ouvrage qu'il composa et intitula " Les livres des Siamois " et qu'il présenta lui-même comme " Un abrégé de quelques matières traitant leurs livres ", nous découvrons un homme, soucieux d'apprendre et de connaître, mais dont les réactions dévoilent des raisonnements et une argumentation typiquement occidentaux:

" Il regrette de ne trouver dans ces livres presque aucun raisonnement... il n'y voit aucun principe... ce n'est qu'une confusion... il y a des contradictions... les Siamois ne veulent entendre que des raisons purement naturelles... ce n'est pas qu'il soit impossible de les convaincre et de les réduire à ne pouvoir répondre... ils croient (que c'est) une grande incivilité de disputer et de contredire... les missionnaires se sont contentés de lui faire voir qu'il n'était pas si savant qu'il pensait,

afin d'abattre un peu son orgueil... " (1)

De ces quelques lignes, retenons surtout le souci de Mgr. Laneau de trouver des arguments, des raisonnements. Il était sûr que, s'il trouvait la faille dans le mode de pensée siamois, il pourrait les convaincre à accepter le christianisme. Or pour un Bouddhiste, ces raisonnements intellectuels ne sont-ils pas une " perte de temps " étant donné que l'important pour lui c'est l'expérience? De même, voyons-nous de temps en temps une certaine agressivité dans le ton de l'auteur, soucieux de rappeler aux autres la seule Vérité du christianisme.

---

1 - Mgr. LANEAU, Les Livres des Siamois, Archives des M.-E., vol.879, pp.879-910; l'ouvrage est reproduit en partie en annexe p. 50.